



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Chef-d'oeuvres dramatiques de P. & T. Corneille

avec le jugement des savans à la suite de chaque pièce

Le Festin De Pierre, Comédie. La Comtesse d'Orgueil, Comédie

Corneille, Pierre
Corneille, Thomas

Londres, 1783

Acte Premier.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-49794](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-49794)

LE FESTIN
DE PIERRE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE, *prenant du tabac, & en offrant
à Gusman.*

QUOI QU'EN dise Aristote, & sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale,
Et par les fainéans, pour fuir l'oïfiveté,
Jamais amusement ne fut mieux inventé.
Ne sauroit-on que dire, on prend la tabatiere;
Soudain à gauche, à droite, par devant, par derriere;
Gens de toutes façons, connus & inconnus,
Pour y demander part, sont les très-bien venus.
Mais c'est peu qu'à donner instruisant la jeunesse,
Le tabac l'accoutume à faire ainsi largesse,

A ij

4 *Le Festin de Pierre,*

C'est dans la médecine un remede nouveau,
Il purge, réjouit, conforte le cerveau,
De toute noire humeur promptement le délivre.
Et qui vit sans tabac, n'est pas digne de vivre.
O tabac, ô tabac, mes plus cheres amours!
Mais reprenons un peu notre premier discours.

Si bien, mon cher Gusman, qu'Elvire ta maîtresse,
Pour D. Juan mon maître a pris tant de tendresse,
Qu'apprenant son départ, l'excès de son ennui
L'a fait mettre en campagne, & courir après lui.
Le soin de le chercher est obligeant sans doute,
C'est aimer fortement, mais tout voyage coûte;
Et j'ai peur, s'il te faut expliquer mon souci,
Qu'on l'indemnise mal des frais de celui-ci.

G U S M A N.

Et la raison encor? Dis-moi, je te conjure,
D'où te vient une peur de si mauvaise augure.
Ton maître là-dessus t'a-t-il ouvert son cœur?
T'a-t-il fait remarquer pour nous quelque froideur;
Qui d'un départ si prompt...

S G A N A R E L L E.

Je n'en fais point les causes.
Mais, Gusman, à-peu-près, je vois le train des choses,
Et sans que D. Juan m'ait rien dit de cela,
Tout franc, je gagerois que l'affaire va là.
Je pourrois me tromper, mais j'ai peine à le croire.

G U S M A N.

Quoi ton maître feroit cette tâche à sa gloire;
Il trahiroit Elvire, & d'un crime si bas...

S G A N A R E L L E.

Il est trop jeune encore, il n'oseroit,

Comédie.

5

G U S M A N.

Hélas !

Si d'un si lâche tour l'infamie éternelle ,
Ni de sa qualité...

S G A N A R E L L E.

La raison en est belle ;
Sa qualité ! c'est-là ce qui l'arrêteroit.

G U S M A N.

Tant de vœux...

S G A N A R E L L E.

Rien pour lui n'est trop chaud ni trop froid ;
Vœux , sermens , sans scrupule , il met tout en usage.

G U S M A N.

Mais ne songe-t-il pas à l'hymen qui l'engage ?
Croit-il le pouvoir rompre ?

S G A N A R E L L E.

Hé , mon pauvre Gusman ,
Tu ne fais pas encor quel homme est D. Juan.

G U S M A N.

S'il est ce que tu dis , le moyen de connoître
De tous les scélérats le plus grand , le plus traître ?
Le moyen de penser qu'après tant de sermens ,
Tant de transports d'amour , d'ardeur , d'empresse-
mens ,

De protestations des plus passionnées ,
De larmes , de soupirs , d'assurances données ,
Il ait réduit Elvire à sortir du couvent ,
A venir l'épouser , & tout cela , du vent ?

A iij

6 . *Le Festin de Pierre,*

S G A N A R E L L E .

Il s'embarasse peu de pareilles affaires ,
Ce sont des tours d'esprit qui lui sont ordinaires ;
Et , si tu connoissois le pélerin , crois moi ,
Tu ferois peu de fond sur le don de sa foi.
Ce n'est pas que je sache avec pleine assurance ,
Que déjà pour Elvire il soit ce que je pense .
Pour un dessein secret en ces lieux appellé ,
Depuis son arrivée il ne m'a point parlé ;
Mais par précaution , je puis ici te dire ,
Qu'il n'est devoirs si saints dont il ne s'ose rire ,
Que c'est un endurci dans la fange plongé ,
Un chien , un hérétique , un Turc , un enragé ,
Qu'il n'a ni foi ni loi , que tout ce qui le tente . .

G U S M A N .

Quoi , le ciel ni l'enfer n'ont rien qui l'épouvante ?

S G A N A R E L L E .

Bon , parlez-lui du ciel , il répond d'un souris ;
Parlez-lui de l'enfer , il met le diable au pis ;
Et , parce qu'il est jeune , il croit qu'il est en âge
Où la vertu sied moins que le libertinage .
Remontrance , reproche , autant de tems perdu .
Il cherche avec ardeur ce qu'il voit défendu ;
Et , ne refusant rien à madame nature ,
Il est ce qu'on appelle un pourceau d'Epicure ,
Ainsi , ne me dis point sur sa légèreté ,
Qu'Elvire par hymen , se trouve en sûreté :
C'est peu par bon contrat qu'il en ait fait sa femme ,
Pour en venir à bout , & contenter sa flamme ,
Avec elle , au besoin , par ce même contrat ,
Il auroit épousé toi , son chien & son chat .

C'est un piège qu'il tend par-tout à chaque belle,
 Payfanne, bourgeoise & dame & demoiselle,
 Tout le charme; &, d'abord, pour leur donner leçon,
 Un mariage fait, lui semble une chançon.
 Toujours objets nouveaux, toujours nouvelles
 flammes,

Et si je te disois combien il a de femmes,
 Tu serois convaincu que ce n'est pas envain.
 Qu'on le croit l'époufeur de tout le genre humain.

G U S M A N.

Quel abominable homme !

S G A N A R E L L E.

Et plus qu'abominable.

Il se moque de tout, ne craint ni Dieu ni diable,
 Et je ne doute point, comme il est sans retour,
 Qu'il ne soit par la foudre écrasé quelque jour.
 Il le mérite bien, &, s'il te faut tout dire,
 Depuis qu'en le servant je souffre le martyre,
 J'en ai vu tant d'horreurs, que j'avoue aujourd'hui
 Qu'il vaudroit mieux cent fois être au diable qu'à lui.

G U S M A N.

Que ne le quittes-tu ?

S G A N A R E L L E.

Le quitter ! Comment faire !
 Un grand seigneur méchant est une étrange affaire.
 Vois-tu, si j'avois fui, j'aurois beau me cacher,
 Jusques dans l'enfer même il viendroit me chercher.
 La crainte me retient, &, ce qui me désole,
 C'est qu'il faut avec lui faire souvent l'idole,
 Louer ce qu'on déteste, &, de peur du bâton,

8 *Le Festin de Pierre,*

Approuver ce qu'il fait, & chanter sur son ton.
Je crois dans ce palais le voir qui se promene.
C'est lui. Prends garde au moins...

G U S M A N.

Ne t'en mets point en peine

S G A N A R E L L E.

Je t'ai conté sa vie un peu légèrement,
C'est à toi là-dessus de te taire, autrement...

G U S M A N, *s'en allant.*

Ne crains rien.

S C E N E I I.

D. J U A N, S G A N A R E L L E.

D. J U A N.

A V E C qui parlois-tu ? Pourroit-ce être
Le bon-homme Gusman ? J'ai cru le reconnoître.

S G A N A R E L L E.

Vous avez fort bien cru, c'est lui-même.

D. J U A N.

Il vient
Demander quelle affaire en ce lieu nous retient.

S G A N A R E L L E.

Il est un peu surpris, de ce que, sans rien dire,
Vous avez pu si-tôt abandonner Elvire.

D. JUAN.

Que lui fais-tu penser d'un départ si prompt ?

SGANARELLE.

Moi ?

Rien du tout, ce n'est point mon affaire.

D. JUAN.

Mais toi,

Qu'en penses-tu ?

SGANARELLE.

Je crois, sans trop juger en bête,
Que vous avez encor quelque amourette en tête.

D. JUAN.

Tu le crois ?

SGANARELLE.

Oui.

D. JUAN.

Ma foi, tu crois juste, & mon cœur
Pour un objet nouveau sent la plus forte ardeur.

SGANARELLE.

Hé, mon Dieu, j'entrevois d'abord ce qui s'y passe.
Votre cœur n'aime point à demeurer en place ;
Et, sans lui faire tort sur la fidélité,
C'est le plus grand coureur qui jamais ait été.
Tout est de votre goût, brune ou blonde, n'importe.

D. JUAN.

Et n'ai-je pas raison d'en user de la sorte ?

SGANARELLE.

Hé, Monsieur...

10 *Le Festin de Pierre,*

D. J U A N.

Quoi ?

S G A N A R E L L E.

Sans doute , il est aisé de voir
Que vous avez raison , si vous voulez l'avoir ;
Mais si , comme on n'est pas bon juge dans sa cause ,
Vous ne le vouliez pas , ce seroit autre chose.

D. J U A N.

Hé bien , je te permets de parler librement.

S G A N A R E L L E.

En ce cas je vous dis très-sérieusement ,
Qu'on trouve fort vilain qu'allant de belle en belle ,
Vous fassiez vanité par-tout d'être infidele.

D. J U A N.

Quoi , si d'un bel objet je suis d'abord touché ,
Tu veux que pour toujours j'y demeure attaché ,
Qu'un éternel amour de ma foi lui réponde ,
Et me laisse sans yeux pour le reste du monde ?
Le rare & doux plaisir qui se trouve en aimant ,
S'il faut s'ensevelir dans un attachement ,
Renoncer pour lui seul à toute autre tendresse ,
Et vouloir sottement mourir dès sa jeunesse !
Va , crois-moi , la constance étoit bonne jadis ,
Où les saisons d'aimer venoient des Amadis ,
Mais , à présent , on suit des loix plus naturelles ,
On aime , sans façon , tout ce qu'on voit de belles ;
Et l'amour qu'en nos cœurs la première a produit ,
N'ôte rien aux appas de celle qui la suit.
Pour moi , qui ne saurois faire l'inexorable ,
Je me donne par-tout où je trouve l'aimable ;

Et tout ce qu'une belle a sur moi de pouvoir ,
Ne me rend point ailleurs incapable de voir.
Sans me vouloir piquer du nom d'amant fidele ,
J'ai des yeux pour un autre aussi-bien que pour elle ;
Et, dès qu'un beau visage a demandé mon cœur ,
Je ne puis me résoudre à l'armer de rigueur.
Ravi de voir qu'il cede à la douce contrainte ,
Qui d'abord laisse en lui toute autre flamme éteinte ,
Je l'abandonne aux traits dont il aime les coups ;
Et, si j'en avois cent, je les donnerois tous.

S G A N A R E L L E.

Vous êtes libéral.

D. J U A N.

Que de douceurs charmantes
Font goûter aux amans les passions naissantes !
Si pour chaque beauté , je m'enflamme aisément ,
Le vrai plaisir d'aimer est dans le changement ,
Il consiste à pouvoir , par d'empresés hommages ,
Forcer d'un jeune cœur les scrupuleux ombrages ;
A défarmer sa crainte , à voir de jour en jour ,
Par cent petits progrès , avancer notre amour ,
A vaincre doucement la pudeur innocente
Qu'oppose à nos desirs une ame chancelante ,
Et la réduire enfin , à force de parler ,
A se laisser conduire où nous voulons aller.
Mais quand on a vaincu , la passion expire ,
Ne souhaitant plus rien , on n'a plus rien à dire ,
A l'amour satisfait tout son charme est ôté ;
Et nous nous endormons dans sa tranquillité ,
Si quelque objet nouveau par sa conquete à faire ,
Ne réveille en nos cœurs l'ambition de plaire

Enfin , j'aime en amour les objets différens ,
 Et j'ai sur ce sujet l'ardeur des conquérans ,
 Qui , sans cesse , courant de victoire en victoire ,
 Ne peuvent se résoudre à voir borner leur gloire ,
 De mes vastes desirs le vol précipité ,
 Par cent objets vaincus ne peut être arrêté ,
 Je sens mon cœur plus loin capable de s'étendre ;
 Et je souhaiterois , comme fit Alexandre ,
 Qu'il fût un autre monde encore à découvrir ,
 Où je pusse en amour chercher à conquérir ,

SGANARELLE.

Comme vous débitez ! Ma foi , je vous admire ,
 Votre langue . . .

D. JUAN.

Qu'as-tu là-dessus à me dire ?

SGANARELLE.

A vous dire ? Moi ? J'ai... Mais que dirois-je ? Rien ,
 Car , quoique vous disiez , vous le tournez si bien ,
 Que , sans avoir raison , il semble , à vous entendre ,
 Qu'on soit , quand vous parlez , obligé de se rendre .
 J'avois pour disputer des raisons dans l'esprit . . .
 Je veux une autrefois les mettre par écrit .
 Avec vous , sans cela , je n'aurois qu'à me taire ,
 Vous me brouillerez tout .

D. JUAN.

Tu ne saurois mieux faire .

SGANARELLE.

Mais , Monsieur , par hasard , me seroit-il permis
 De vous dire qu'à moi , comme à tous vos amis ,
 Votre genre de vie un tant soit peu fait peine ?

D. JUAN.

D. JUAN.

Le fat ! Et quelle vie est-ce donc que je mene ?

SGANARELLE.

Fort bonne , assurément : mais enfin... , quelque fois...

Par exemple , vous voir marier tous les mois.

D. JUAN.

Est-il rien de plus doux ? Rien qui soit plus capable...

SGANARELLE.

Il est vrai , je conçois cela fort agréable ;
Et c'est , si sans péché j'en avois le pouvoir ,
Un divertissement que je voudrois avoir ,
Mais sans aucun respect pour les plus saints Myf-
teres...

D. JUAN.

Ne t'embarasse point , ce sont-là mes affaires.

SGANARELLE.

On doit craindre le ciel , & jamais libertin ,
N'a fait encor , dit-on , qu'une méchante fin.

D. JUAN.

Je hais laremontrance ; & , quand on s'y hazarde...

SGANARELLE.

Oh , ce n'est pas à vous que j'en fais. Dieu m'en
garde.

J'aurois tort de vouloir vous donner des leçons.
Si vous vous égarez , vous avez vos raisons ;
Et , quand vous faites mal , comme c'est l'ordinaire ,
Dumoins vous savez bien qu'il vous plaît de le faire .

14 *Le Festin de Pierre,*

Bon cela ; mais il est certains impertinens,
A droit de fort esprit, hardis, entreprenans,
Qui, sans savoir pourquoi, traitent de ridicules
Les plus justes motifs des plus sages scrupules,
Et qui font vanité de ne trembler de rien,
Par l'entêtement seul que cela leur sied bien.
Si j'avois par malheur un tel maître ; Ame crasse,
Lui dirois-je tout net, le regardant en face,
« Osez-vous bien ainsi braver à tous momens
» Ce que l'enfer pour vous amasse de tourmens ?
» Un rien, un mirmidon, un petit ver de terre,
» Au ciel impunément croit déclarer la guerre ?
» Allez, malheur cent fois à qui vous applaudit.
» C'est bien à vous... Je parle au maître que j'ai dit,
» A vouloir vous railler des choses les plus saintes,
» A secouer le joug des plus louables craintes.
» Pour avoir de grands biens, & de la qualité,
» Une perruque blonde, être propre, ajusté,
» Tout en couleur de feu, pensez-vous... » Prenez
garde,
Ce n'est pas vous au moins que tout ceci regarde.
« Pensez-vous en avoir plus de droit d'éclater
» Contre les vérités dont vous osez douter ?
» De moi votre valet, apprenez, je vous prie,
» Qu'envain les libertins de tout font raillerie,
» Que le ciel tôt ou tard pour leur punition ... »

D. JUAN.

Paix.

SGANARELLE.

Çà, voyons. De quoi seroit-il question :

D. JUAN.

De te dire en deux mots qu'une flamme nouvelle
Ici, sans t'en parler, m'a fait suivre une belle.

SGANARELLE.

Et n'y craignez-vous rien pour ce Commandeur
mort.

D. JUAN.

Je l'ai si bien tué , chacun le fait.

SGANARELLE.

D'accord,

On ne peut rien de mieux ; & s'il oisoit s'en plaindre ;
Il auroit tort , mais...

D. JUAN.

Quoi ?

SGANARELLE.

Ses parens sont à craindre.

D. JUAN.

Laiſſons là tes frayeurs , & ſongeons ſeulement
A ce qui me peut faire un deſtin tout charmant.
Celle qui me réduit à ſoupirer pour elle ,
Eſt une fiancée aimable , jeune , belle ,
Et conduite en ces lieux où j'ai ſuivi ſes pas ,
Par l'heureux , à qui ſont deſtinés tant d'appas.
Je la vis par haſard , & j'eus cet avantage ,
Dans le tems qu'ils ſongeoient à faire le voyage.
Il faut te l'avouer. Jamais , juſqu'à ce jour
Je n'ai vu deux amans ſe montrer tant d'amour.
De leurs cœurs trop unis la tendreſſe viſible ,
Me frappant tout-à-coup , rendit le mien ſenſible ,
Et les voyant céder aux transports les plus doux ,
Si je devins amant , je fus amant jaloux.
Oui , je ne pus ſouffrir , ſans un dépit extrême ,
Qu'ils ſ'aimaſſent autant que l'un & l'autre s'aime ;

B ij

16 *Le Festin de Pierre*,

Ce bizarre chagrin alluma mes desirs ,
Je me fis un plaisir de troubler leur plaisirs ,
De rompre adroitement l'étroite intelligence ,
Dont mon cœur délicat se faisoit une offense.
N'ayant pu réussir , plus amoureux toujours ,
C'est au dernier remede enfin que j'ai recours.
Cet époux prétendu , dont le bonheur me blesse ,
Doit aujourd'hui sur mer régaler sa maîtresse.
Sans t'en avoir rien dit , j'ai dans mes intérêts
Quelques gens qu'au besoin nous trouverons tous
prêts ;
Ils auront une barque , où la belle enlevée
Rendra de mon amour la victoire achevée.

SGANARELLE.

Ah ! Monsieur.

D. JUAN.

Hé ?

SGANARELLE.

C'est-là le prendre comme il faut.
Vous faites bien.

D. JUAN.

L'amour n'est pas un grand défaut.

SGANARELLE.

Sottise ; il n'est rien tel que de se satisfaire.

(*À part.*)

La méchante ame !

D. JUAN.

Allons songer à cette affaire.

Voici l'heure à-peu-près où ceux... Mais qu'est-ceci ?

Tu ne m'avois pas dit qu'Elvire étoit ici.

SGANARELLE.

Savois-je que si-tôt vous la verriez paroître ?

SCENE III.

ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE, GUSMAN.

ELVIRE.

DOM JUAN voudra-t-il encor me reconnoître ?
Et, puis-je me flatter que le soin que j'ai pris...

D. JUAN.

Madame, à dire vrai, j'en suis un peu surpris ;
Rien ne devoit ici presser votre voyage.

ELVIRE.

J'y viens faire sans doute un méchant personnage ;
Et, par ce froid accueil, je commence de voir
L'erreur où m'avoit mise un trop crédule espoir.
J'admire ma foiblesse, & l'imprudence extrême
Qui m'a fait consentir à me tromper moi-même,
A démentir mes yeux sur une trahison,
Où mon cœur refusoit de croire ma raison.
Oui, pour vous contre moi, ma tendresse séduite,
Quoi qu'on pût m'opposer, excusoit votre fuite.
Cent soupçons, qui devoient alarmer mon amour,
Avoient beau contre vous, me parler chaque jour,

B ij

18 *Le Festin de Pierre,*

A vous justifier toujours trop favorable,
J'en rejettois la voix qui vous rendoit coupable,
Et je ne regardois, dans ce trouble odieux,
Que ce qui vous peignoit innocent à mes yeux:
Mais un accueil si froid & si plein de surprise,
M'apprend trop ce qu'il faut que pour vous je me
dise;

Je n'ai plus à douter qu'un honteux repentir
Ne vous ait, sans rien dire, obligé de partir.
J'en veux pourtant, j'en veux, dans mon malheur
extrême,

Entendre les raisons de votre bouche même.
Parlez donc, & sachons par où j'ai mérité
Ce qu'ose contre moi votre infidélité.

D. JUAN.

Si mon éloignement m'a fait croire infidèle,
J'ai mes raisons, Madame, & voilà Sganarelle.
Qui vous dira pourquoi . . .

SGANARELLE.

Je le dirai? Fort bien.

D. JUAN.

Il fait . . .

SGANARELLE.

Moi? S'il vous plaît, Monsieur, je n'en sai rien.

ELVIRE,

Hé bien, qu'il parle, il faut souffrir tout pour vous
plaire.

D. JUAN.

Allons, parle à Madame, il ne faut point se taire.

S G A N A R E L L E.

Vous vous moquez, Monsieur.

E L V I R E , à Sganarelle.

Puisqu'on le veut ainsi,

Approchez, & voyons ce mystere éclairci.

Quoi, tous deux interdits! Est-ce-là pour confondre...

D. J U A N.

Tu ne répondras pas?

S G A N A R E L L E.

Je n'ai rien à répondre.

D. J U A N.

Veux-tu parler, te dis-je!

S G A N A R E L L E.

Hé bien, allons tous doux.

Madame...

E L V I R E.

Quoi?

S G A N A R E L L E , à D. Juan.

Monsieur.

D. J U A N.

Redoute mon courroux.

S G A N A R E L L E.

Madame un autre monde avec quelque autre chose,
 Comme les conquérans, Alexandre, est la cause
 Qui nous a fait en hâte, &, sans vous dire adieu,
 Décamper l'un & l'autre, & venir en ce lieu.
 Voilà pour vous, Monsieur, tout ce que je puis
 faire,

E L V I R E.

Vous plaît-il D. Juan , m'éclaircir ce mystere ?

D. J U A N.

Madame , à dire vrai , pour ne pas abuser...

E L V I R E.

Ah , que vous savez peu l'art de vous déguiser !
 Pour un homme de cour , qui doit avec étude
 De feindre , de tromper , avoir pris l'habitude ,
 Demeurer interdit , c'est mal faire valoir
 La noble effronterie où je vous devrois voir.
 Que ne me jurez-vous que vous êtes le même ,
 Que vous m'aimez toujours autant que je vous aime,
 Et que la seule mort , dégageant votre foi ,
 Rompra l'attachement que vous avez pour moi :
 Que ne me dites vous qu'une affaire importante
 A causé le départ dont j'ai pris l'épouvante ,
 Que si de ton départ j'ai lieu de m'offenser ,
 Vous avez craint les pleurs qu'il m'autoit fait verser ;
 Qu'ici d'un long séjour ne pouvant vous défendre ,
 Jen'ai qu'à vous quitter , & vous aller entendre ,
 Que vous me rejoindrez avec l'empressement ,
 Qu'a pour ce qu'il adore un véritable amant ,
 Et , qu'éloigné de moi , l'ardeur qui vous enflamme ,
 Vous rend ce qu'est un corps séparé de son ame ?
 Voilà par où , du moins , vous me feriez douter
 D'un oubli que mes feux devroient peu redouter.

D. J U A N.

Madame , puisqu'il faut parler avec franchise ,
 Apprenez ce qu'en vain mon trouble vous déguise.

Je ne vous dirai point que mes empressemens
Vous conservent toujours les mêmes sentimens,
Et que, loin de vos yeux, ma juste impatience
Pour le plus grand des maux me fait compter l'absence.

Si j'ai pu me résoudre à fuir, à vous quitter,
Je n'ai pris ce dessein que pour vous éviter;
Non que mon cœur encor, trop touché de vos
charmes,

N'ait le même penchant à vous rendre les armes;
Mais un pressant scrupule, à qui j'ai dû céder,
M'ouvrant les yeux de l'ame a su m'intimider,
Et fait voir qu'avec vous, quelque amour qui m'engage,

Je ne puis, sans péché, demeurer davantage.

J'ai fait réflexion que pour vous épouser,
Moi-même trop long tems j'ai voulu m'abuser,
Que je vous ai forcée à faire au ciel l'injure
De rompre, en ma faveur, une sainte clôture,
Où par des vœux sacrés vous aviez entrepris
De garder pour le monde un éternel mépris.
Sur ces réflexions, un repentir sincère
M'a fait appréhender la céleste colère.

J'ai cru que votre hymen, trop mal autorisé
N'étoit pour tous les deux qu'un crime déguisé,
Et que je ne pouvois en éviter les peines,
Qu'en tâchant de vous rendre à vos premières chaînes.

N'en doutez point; voilà, quoiqu'avec mille ennuis,
Et pourquoi je m'éloigne, & pourquoi je vous fuis.
Par un frivole amour voudriez vous, Madame,
Combattre le remords qui déchire mon ame,

22 *Le Festin de Pierre,*

Et, qu'en vous retenant, j'attirasse sur nous,
Du ciel, toujours vengeur, l'implacable courroux?

E L V I R E.

Ah scélérat, ton cœur, aussi lâche que traître,
Commence tout entier à se faire connoître;
Et ce qui me confond dans les maux que j'attends,
Je le connois enfin lorsqu'il n'en est plus tems.
Mais sache, à me tromper, quand ce cœur s'étudie,
Que ta perte suivra ta noire perfidie,
Et que ce même ciel dont tu t'oses railler,
A me venger de toi voudra bien travailler.

S G A N A R E L L E, *bas.*

Se peut-il qu'il résiste, & que rien ne l'étonne?

(*Haut.*)

Monfieur...

D. J U A N.

De fauffeté, je vois qu'on me soupçonne.
Mais, Madame...

E L V I R E.

Il fuffit, je t'ai trop écouté.
En ouir davantage, est une lâcheté;
Et, quoi qu'on ait à dire, il faut qu'on se surmonte,
Pour ne se faire pas trop expliquer sa honte.
Ne te figure point qu'en reproches en l'air,
Mon courroux contre toi veuille ici s'exhaler,
Tout ce qu'il peut avoir d'ardeurs, de violence,
Se réserve à mieux faire éclater ma vengeance.
Je te le dis encor, le ciel armé pour moi,
Punira tôt ou tard, ton manquement de foi;
Et si tu ne crains point sa justice blessée,
Crains du moins la fureur d'une femme offensée.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Il ne dit mot, il rêve, & les yeux sur les miens...
Hélas ! si le remords le pouvoit prendre.

D. JUAN.

Viens,

Il est tems d'achever l'amoureuse entreprise.
Suis-moi.

SGANARELLE.

Le détestable ! A quel maître maudit,
Malgré moi, si long-tems mon malheur m'affervit !

Fin du premier Acte.